

## **Homo Comicus. Jamel, Chef de film**

*Pourquoi j'ai pas mangé mon père, son premier long-métrage, sort le 8 avril. Sept ans de travail, un budget de 40 millions... Jamel Debbouze nous raconte « la plus grande aventure de sa vie ».*

C'est une salle immense, plongée dans la pénombre. Au milieu, une console de quatre mètres de long, constellée de milliers de boutons lumineux. Il y a quelques ordinateurs, une demi-douzaine de personnes et, au fond, un écran géant. Nous ne sommes pas dans la cabine de pilotage d'un vaisseau spatial, mais dans le studio de cinéma bruxellois L'Equipe, un bâtiment insignifiant coincé entre deux concessionnaires automobiles.

Le commandant de bord s'appelle Jamel Debbouze, 39 ans. Du haut de son 1,65 mètre, veste de survêtement rouge, Nike aux pieds, il fait les cent pas et apporte les dernières modifications sonores à Pourquoi j'ai pas mangé mon père. Libre adaptation du roman Pourquoi j'ai mangé mon père, de Roy Lewis (1960), le film événement du printemps, en salle le 8 avril, narre les aventures d'Edouard (alias Jamel), garçon chétif chassé de la société des Simiens.

Cette histoire d'exclusion à l'époque préhistorique joue avec humour sur les anachronismes. Surtout, elle est filmée entièrement en motion capture, ce système qui reproduit les mouvements du corps par ordinateur, comme ce fut le cas avec Avatar, de James Cameron.

### **Il décortique chaque mot, chaque plan**

L'ancien gamin de Trappes (Yvelines), comique chéri des Français, est à la tête de cette production pharaonique dont le budget dépasse les 40 millions d'euros. Une première derrière la caméra pour celui qui a séduit des millions de spectateurs sur scène et sur grand écran, notamment dans Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre (2002) et ses 14 millions d'entrées. Ce 9 février pluvieux, c'est le dernier jour de travail. « Tous les jours, c'est le dernier jour ! » plaisante le réalisateur. Il doit veiller à ce que les musiques, les voix et les bruitages soient parfaits. Il pose son front sur la table de mixage, tend l'oreille, fronce les sourcils : « C'est pas la bonne version, ça, si ? On n'a pas pu laisser passer une répétition et une hésitation ! Faut qu'elle soit plus directe, cette réplique ! OK, on enchaîne... Il manque un "aïe" là : le mec se prend un caillou et ne réagit pas ! » Jamel Debbouze consulte, écoute, interroge son premier assistant, décortique chaque mot, chaque plan. Il dirige poliment, mais avec fermeté, se remet parfois en question, puis tranche. « C'était génial d'avoir Jamel pour un projet aussi compliqué, s'enthousiasme Marc Miance, le jeune producteur exécutif du film, expert en cinéma d'animation. Il y avait des défis techniques à surmonter. Beaucoup de réalisateurs n'auraient pas supporté cette incertitude. » Et les obstacles étaient de taille. A commencer par la durée d'élaboration du film : sept ans ! En 2008, le comédien était censé doubler un personnage sur un projet de reprise du roman de Roy Lewis. En lisant le texte, le comique a pris un stylo et réécrit sa partie. Puis les dialogues. Et enfin tout le script. « Je suis tombé sur

cette dernière version, se souvient Marc Miance. J'ai tout de suite voulu le faire en motion capture : le physique de Jamel devait se voir à l'écran. Il devait incarner Edouard. »

### **Les acteurs jouent à quatre pattes**

Le nom de la star rassure Pathé, le producteur principal, qui finance à hauteur de 23 millions d'euros, un budget qui sera largement dépassé. Entre 2011 et 2012, les équipes se préparent. Les comédiens comme Arié Elmaleh, Youssef Hajdi, des danseurs professionnels, mais aussi la journaliste Mélissa Theuriau (compagne de Jamel), devront incarner les Simiens, ces êtres entre singes et humains. Jouer à quatre pattes, danser et chanter en même temps n'est pas facile. Trois séminaires d'une semaine sont organisés, notamment à Marrakech (Maroc), chez le réalisateur.

Côté technique, les ennuis n'ont pas manqué. « Je me suis rendu aux Etats-unis pour acheter les casques utilisés sur Avatar, raconte Marc Miance. Ils ont une petite caméra pour filmer le visage de l'acteur et retranscrire ses mouvements faciaux. J'en donne un à Jamel et là, il me dit : "Désolé, mais on ne pourra pas jouer avec ça. C'est trop lourd." » Il pèse cinq kilos. Qu'à cela ne tienne ! Marc Miance, avec deux ingénieurs, passe un an à développer un prototype plus léger, « un alliage de fibre de carbone utilisé pour les yachts », explique le producteur. Résultat : l'objet final pèse 350 grammes. Baptisé Third Eye (troisième œil), il pourrait même être commercialisé.

### **250 graphistes pour dessiner des poils et des feuilles**

Ce n'est pas la seule innovation née avec le film. « Au début, Jamel était encore en tournée, raconte Miance. Or nous devions sans cesse nous envoyer des vidéos, des dessins en 3D, des fichiers lourds... Alors j'ai créé Horyzon, une plateforme qui lui a permis de tout recevoir facilement sur sa tablette. » Une version sera accessible au public en septembre. L'autre challenge de taille fut de présenter les décors et les personnages avec réalisme. Pour le relever, la production a fait appel aux studios indiens Prana, qui ont travaillé avec Disney. Durant neuf mois, 250 graphistes ont dessiné les poils des Simiens, les feuilles des arbres, les grains de peau ou les reflets dans les yeux. Marc Miance a même déménagé à Bombay pendant un an pour suivre le chantier. Coût de l'opération : cinq millions d'euros. En France, il en aurait fallu quinze.

Ce souci du détail était l'obsession des équipes. Pour le son, par exemple, il a fallu procéder à du morphing sonore : mélanger des bruits d'animaux, des voix d'humains et les gargarismes impressionnants de Cyril Casmèze. A Bruxelles, ce comédien, spécialiste des animaux, termine l'enregistrement de la voix d'un des héros, un gorille. Il est 17 heures. Ses cordes vocales sont usées. Il se place près du micro, derrière un rideau. Puis il hurle, se frappe la poitrine, se roule par terre et reprend son souffle. C'est le cri final : il rugit de toutes ses forces sous le regard médusé des techniciens. « Ça doit être crédible, justifie Jérôme Grillon, le premier assistant réalisateur. C'est un équilibre subtil entre humanité et animalité. » Dans le bureau du studio

belge, Jamel, lui, sautille et attrape un sandwich qu'il picore. Quel que soit le verdict en salle, il ne semble pas inquiet : « Ce film est déjà la plus grande aventure de ma vie. »

## « Mon personnage a été rejeté, comme moi »

**A 39 ans, Jamel Debbouze, signe un film drôle et émouvant, dont la trame s'inspire des épreuves qu'il a endurées.**

*Le film raconte l'histoire d'Edouard, un garçon rejeté par les siens, mais qui finira par les rassembler. Est-ce un clin d'œil à votre propre destin ?*

Bien sûr. J'ai mis beaucoup de moi dans le film. Il parle d'amitié, d'amour, d'exclusion. Etre exclu, ça te marque. Edouard est rejeté par les Simiens, comme une partie des gamins de banlieue par la société.

*Votre personnage a un handicap, le même que vous. Grâce à cela, il découvre la bipédie. Votre bipédie à vous, est-ce l'humour ?*

On peut dire ça. Mais ma bipédie, c'est surtout d'avancer, de ne pas regarder en arrière. Mon accident (percuté par un train, il a perdu l'usage d'un bras à 15 ans, NDLR) a décuplé mes forces. Tout sort plus vite et plus fort. Résultat, je n'ai pas accepté les cases dans lesquelles on me mettait : arabe, petit, handicapé, moche... Moi, je me vois beau, sur un cheval blanc. Il ne faut pas voir son sort comme une fatalité. Quand t'as aucune chance, saisis-la (rires) !

*Les attentats de janvier ont eu lieu quand vous travailliez sur le film, qui parle d'une société divisée...*

Malheureusement, j'ai été averti avant beaucoup de Français de l'urgence de la situation en banlieue. Après l'affaire Mohamed Merah (qui a assassiné sept personnes en 2012, NDLR), j'ai dit qu'il y allait avoir plein de Merah, et je me suis fait démonter. Mais nous, la crise d'identité dans les banlieues, on la vit depuis notre naissance. Les attentats m'ont bouleversé, mais je n'en parle pas dans mon film.

*Comment votre personnage arrive-t-il à reconquérir le cœur des siens ?*

Je ne vais pas raconter la fin du film (rires) ! Edouard se fait d'abord jeter de l'arbre parce qu'il n'est pas comme les autres. Comme moi. La seule chose qui le raccorde à la vie, c'est l'autre. C'est par le regard de l'autre que l'on existe. Quand tu ne me regardes pas, je n'existe plus. Là, j'existe. Tu vois (rires) ? Ma fille, par exemple, je suis obligé de lui donner de la confiance. Je dois la « téma » (regarder, NDLR) quand elle fait quelque chose. Même si c'est nul (rires) ! Dans le film, ce regard, c'est celui de Ian qui, lui aussi, est exclu de l'arbre. Ils finissent par se réconcilier avec les autres car ils veulent faire partie de l'album de famille. Car personne n'a envie d'être seul dans la vie.

Le Parisien - 20 Mars 2015